

L'Oiseau Bleu
9/2025

La violence faite à la mère sous le regard de l'enfant

Violence against mothers in front of children

Marie-Claude HUBERT
INSPÉ – Université de Lorraine

Édition électronique

URL : <https://revueloiseaubleu.fr/>

ISSN 2781-954X

Éditeur

Réseau International de Chercheurs sur le conte, la littérature et les fictions pour la jeunesse

Droit d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

La violence faite à la mère sous le regard de l'enfant

Marie-Claude HUBERT

INSPÉ – Université de Lorraine

Résumé : L'article analyse un corpus composé d'albums et de romans qui traitent de la violence conjugale. Il s'agit de voir comment cette violence faite à la mère se donne à voir et à lire. En privilégiant le point de vue de l'enfant ou de l'adolescent, les lecteurs pourront plus facilement s'identifier aux personnages, voire se re-connaître. Les auteurs de ce corpus décrivent avec précision le phénomène de l'emprise, mettent des mots sur des situations qui sont traumatisantes et délivrent un message de résilience.

Mots clé : ambivalence des sentiments – emprise – honte – résilience – violence

Abstract: The article analyzes a corpus composed of albums and novels dealing with domestic violence. It is a question of seeing how this violence against the mother gives itself to be seen and read. By focusing on the point of view of the child or adolescent, readers will be able to identify more easily with the characters, or even recognize themselves. The authors of this corpus accurately describe the phenomenon of control, put words to situations that are traumatic and deliver a message of resilience.

Key words: ambivalence of feelings – influence – shame – resilience – violence.

L'ONU¹ a récemment qualifié les violences faites aux femmes de « pandémie de l'ombre ». La violence conjugale est la forme la plus courante de violence subie par les femmes et le nombre de féminicides en France ne cesse d'augmenter. Comment cette violence est-elle abordée dans la littérature jeunesse ?

Le corpus qui sera analysé comporte des albums et des romans destinés aux adolescents. L'ensemble des récits mettent en scène des enfants ou des adolescents victimes de la violence

¹ <https://www.un.org/sg/fr/content/sg/articles/2021-06-28/global-model-tackle-violence-against-women>

conjugale. Certains témoignent d'une intention thérapeutique affichée. L'album *Papa est méchant avec maman* de Fatima Hadjab se présente comme un outil d'accompagnement pour les enfants en situation de violence au sein du couple. L'objectif est de prendre conscience de l'impact de cette dernière sur la santé de l'enfant. L'album *Les Artichauts* de Mono Géraud se clôt par un texte de Roland Coutanceau² qui précise également le ressenti de l'enfant. Les autres albums n'affichent pas cette intention thérapeutique. Sara³ dans *Ce type est un vautour* choisit le point de vue d'un chien pour raconter comment un homme charmeur se transforme en vautour. Le chien est le premier à sonder la double personnalité de ce dernier. Les autres auteurs utilisent l'univers du conte traditionnel qui introduit une distance avec la réalité sans occulter la violence des situations décrites. Ainsi, l'incipit de l'album *Un air de famille* de Philip Waechter et Moni Port commence comme un conte : « Il était une fois une petite fille qui s'appelait Hélène » mais le registre du merveilleux ne s'installe pas. L'anthropomorphisme des chats instaure une distance supplémentaire qui permet d'aborder la violence d'un père au sein d'une famille. Au contraire, dans *Les Souliers écarlates*, Gaël Aymon conserve d'une part la structure du conte et d'autre part, il se livre à une réécriture d'un conte de Grimm, *Les Souliers usés au bal* pour évoquer la maltraitance de la jeune femme par un seigneur qui « se mit donc à la malmener. D'abord un peu, comme s'il n'y prenait pas garde. Puis davantage, pour voir jusqu'à quel point elle était vulnérable⁴. » Valérie Fontaine dans *Le Grand Méchant Loup dans ma maison* utilise le personnage du loup pour dévoiler la violence d'un homme qui terrorise femme et enfant. Christophe Honoré, dans une moindre mesure, emploie aussi la référence au conte dans *Le Terrible six heures du soir* pour évoquer la vie d'une famille tyrannisée par le Roi Stéphane. Enfin, le roman d'Élise Fontenaille *La Révolte d'Éva* emprunte aussi des références aux contes traditionnels pour raconter l'histoire d'Éva aux « boucles d'or » qui vit avec ses quatre sœurs dans une maison isolée. Cet environnement féminin est la cible d'un père despote et tyrannique. Les romans du corpus sont très souvent brefs mais d'une extrême densité. Élise Fontenaille s'inspire d'un fait divers et imagine la confession d'une adolescente qui met fin à la violence du père en le tuant. C'est toujours par le point de vue de l'adolescente ou de l'adolescent que la violence est racontée dans les romans. Hervé Mestron dans *Touche pas à ma mère* montre comment la violence s'installe dans le couple. Le phénomène de l'emprise est

² Roland COUTANCEAU, *Amour et violence. Le défi de l'intimité*, Paris, Odile Jacob, 2011.

³ SARA est le pseudonyme de l'autrice illustratrice Anne de la Roche Saint-André.

⁴ Gaël AYMON et Nancy RIBARD, *Les Souliers écarlates*, Paris, Talents Hauts, 2012. Album non paginé.

également décrit avec dans les romans d’Ahmed Kalouaz *La première fois, on pardonne* et de Jean-François Chabas *L’arbre et le fruit*. Le premier donne la parole à Élodie, réfugiée chez sa grand-mère, le second fait alterner la voix de la mère, et celle de la fille aînée. L’action du roman de Guus Kuijer *Le Livre qui dit tout* se passe dans les années cinquante aux Pays-Bas et montre comment le jeune Thomas sort de la violence, soutenu par un entourage féminin. C’est aussi un exemple de sororité que livre Thierry Guilabert dans le roman *La Fois où j’ai écouté ma mère* en relatant comment mère et fille se reconstruisent après la fuite du foyer familial.

Quelles sont les stratégies narratives et les intentions des auteurs et des autrices lorsqu’ils abordent la violence conjugale ? De quels messages de résilience les albums et les romans sont-ils porteurs ?

Stratégies pour nommer la violence

Nathalie Prince⁵ a montré que les animaux et le personnage enfant ou adolescent sont indissociables de la littérature jeunesse. Le personnage enfant facilite les processus d’identification.

Dans l’album *Ce type est un vautour*, Sara adopte le point de vue du chien pour aborder la violence conjugale. Une femme est séduite par un homme qui joue de l’harmonica. Dès le premier soir, il donne un coup de pied au chien qui réplique : « ce type est un vautour⁶ ». D’emblée, le chien a « flairé » le caractère de cet homme, qui s’énervé pour un rien, qui insulte la petite fille et la traite de « chiard » lorsqu’elle pleure. Chaque parole ou action violente de l’homme s’accompagne de la sentence du chien qui agit comme un leitmotiv. Il faudra plus de temps à la mère pour comprendre la vraie nature de cet homme. Elle tolère les violences faites au chien mais elle met l’homme à la porte lorsqu’il s’en prend à la fillette. À la même hauteur que la petite fille, le point de vue du chien est rendu avec une forte puissance d’évocation, tant dans le texte qui n’occulte pas la violence de la situation que dans les illustrations. L’image donne à voir la violence du coup de pied donné au chien, par exemple. Le point de vue du chien est aussi celui de l’enfant qui n’a pas encore les mots pour verbaliser la situation violente.

Les albums *Papa est méchant avec maman* et *Les Artichauts* sont centrés, pour le premier sur les pensées de Lucas, pour le second sur le regard de Jeanne. Dans ces deux albums, l’identification aux personnages – Lucas et Jeanne – permet de comprendre la souffrance

⁵ Nathalie PRINCE, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, p. 133.

⁶ SARA, *Ce type est un vautour*, Paris, Casterman, 2009. Album non paginé.

rentrée de l'enfant, mais visible dans les illustrations. Lucas souffre en silence : il a des troubles du sommeil et des problèmes de concentration en classe. Il montre des signes de violence avec d'autres enfants. Dans *Les Artichauts*, Jeanne redoute, chaque soir, l'inévitable dispute qui se transforme en coups sur sa mère. C'est à la place de Jeanne que le/la jeune lecteur/lectrice perçoit la tension qui monte, la menace qui gronde, la violence qui s'abat sur le repas du soir. Cette stratégie narrative se retrouve dans les illustrations de l'album *Le Grand Méchant Loup dans ma maison* qui permettent de suivre les pensées de la petite fille. Le gris des images renforce la tristesse et l'incompréhension de la fillette : « Je me faisais douce comme un agneau. Je rangeais ma chambre, je me brossais les dents⁷. » Son visage reste impassible malgré la violence du loup. Le repas familial qui devient le prétexte à des explosions de colère et de violence est un topos que l'on retrouve dans l'ensemble de ce corpus.

Tout comme dans les albums, les romans privilégient le point de vue de l'adolescent, spectateur et victime de la violence conjugale. Dans *La Fois où j'ai écouté ma mère*, Mila raconte le départ précipité de sa mère pour échapper au père violent. Dans *La première fois, on pardonne*, Élodie essaie de comprendre quand la violence a commencé et traque dans les albums photos de famille de sa grand-mère, les traces d'un bonheur perdu qui n'a peut-être jamais existé : « Je ne savais pas s'ils y avaient passé du temps avant notre naissance et s'il s'agissait aussi d'un lieu où leur amour du début ressemblait encore à quelque chose, avant les bleus, les soupirs, les regards de travers⁸. » Jean-François Chabas, quant à lui, fait entendre deux voix dans *L'Arbre et le fruit*, d'une part celle de Grace, la mère et d'autre part celle de Jewel, l'aînée des deux filles qui retrace le calvaire de sa mère sous l'emprise d'un homme tyrannique. Le roman fait entendre ces deux voix sur plusieurs années : la mère ne s'est jamais remise de la maltraitance et a fini par se suicider. Jewel a sept ans au début du roman et son père la bat depuis l'âge de cinq ans. À la fin du récit, Jewel est mère d'une petite fille. Le roman décrit avec minutie le phénomène de l'emprise et la possibilité d'en sortir.

Pour les auteurs de ces récits, il s'agit de permettre aux jeunes lecteurs de s'identifier aux personnages et s'ils sont eux-mêmes victimes de violence de s'en distancier. L'enjeu est d'amener l'enfant à sortir du silence et de la honte.

⁷ Valérie FONTAINE et Nathalie DION, *Le Grand Méchant Loup dans ma maison*, Canada, Les 400 coups, 2020. Album non paginé.

⁸ Ahmed KALOUAZ, *La première fois, on pardonne*, Paris, Rouergue, 2010, p. 20.

Description de la violence conjugale

Albums et romans se centrent sur ce que l'enfant ressent face à la violence du père contre la mère, voire contre lui-même. Les œuvres montrent que la violence contre les femmes s'accompagne et se nourrit d'une forme d'emprise qui est un système complexe de domination régi par le contrôle et la peur. Marie France Hirigoyen explique que les processus d'emprise « paralysent les femmes, les empêchent de quitter un conjoint violent, les amènent à tolérer l'intolérable⁹. » Le corpus met, notamment, en lumière deux éléments caractéristiques de la violence conjugale : la loi du plus fort et la loi du silence.

La loi du plus fort

Dans certains couples, le père instaure une relation dans laquelle il utilise la peur, l'intimidation, l'humiliation, les coups pour dominer la mère et quelque fois l'enfant. Il y a une violence verbale et une violence psychologique qui se manifestent par la manipulation. La violence psychologique est particulièrement bien exposée dans le corpus. Ainsi que le rappelle Marie-France Hirigoyen « on parle de violence psychologique lorsqu'une personne adopte une série d'attitudes et de propos qui visent à dénigrer et à nier la façon d'être d'une autre personne¹⁰. »

C'est d'abord, la force du personnage violent qui est mise en évidence, tant dans les images que dans le texte des albums. Les cadrages verticaux renforcent la puissance du personnage dans *Les souliers écarlates* et dans *Le Grand Méchant Loup dans ma maison* et l'utilisation de la contre-plongée donne à voir la domination de l'homme fort. Dans *Les Souliers écarlates*, le personnage masculin est grand, habillé de noir, alors que la jeune femme est petite, habillée d'une robe blanche, teintée d'un motif floral rouge. L'opposition est clairement marquée dans le texte qui précise « plus elle était fragile, plus il se sentait fort¹¹. » La mise en image de la loi du plus fort peut avoir recours à l'anthropomorphisme, comme par exemple dans *Le Grand Méchant Loup dans ma maison*. Le loup personnifie l'homme violent dont l'agressivité est donnée à voir par ses dents et ses gestes.

Les romans donnent une description précise du père ou du beau-père. Ainsi dans *Touche pas à ma mère*, Hervé Mestron fait le portrait d'un homme violent, sûr de son droit et

⁹ Marie-France HIRIGOYEN, *Femmes sous emprise, Les ressorts de la violence dans le couple*, Paris, Pocket, 2005, p. 14.

¹⁰ *Ibid.*, p. 29.

¹¹ Gaël AYMON et Nancy RIBARD, *Les Souliers écarlates*, *op. cit.*

manipulateur. Le père d'Élodie, dans *La première fois, on pardonne*, est un tyran jaloux qui cherche à contrôler chaque fait et geste de la mère qui ne travaille plus. Thomas, dans le roman de Guis Kuijer, *Le Livre qui dit tout*, vit dans la peur constante de son père, un homme brutal, obsédé par la Bible et les commandements divins qui, en dépit de ses croyances, ou à cause d'elles, bat sa femme : « La correction commença. La cuillère en bois fouetta l'air. Paf ! La douleur traversa sa peau comme un coup de couteau¹². »

Albums et romans mettent l'accent sur les insultes et les humiliations constantes du père vis-à-vis de la mère ou de l'enfant. Comme le souligne Marie France Hirigoyen, « humilier, rabaisser, ridiculiser est le propre de la violence psychologique¹³. » Les violences verbales peuvent traduire des interdictions, du chantage, des ordres : « Espèce de sale... Ferme ta gueule, c'est moi qui parle¹⁴ ! » Elles conduisent à un dénigrement systématique de la personne. « Tu n'es bonne à rien¹⁵ ! » ne cesse de hurler le mari de Grace dans *L'Arbre et le fruit*. « William m'avait insultée toute la journée. Il m'avait aussi craché à la figure, il m'avait dit que je n'étais que de la sous-humanité¹⁶ » confie Grace terrorisée par les violences physiques et psychologiques que lui fait subir son mari. Ces humiliations sont d'autant plus insupportables pour Jewel que sa mère est fille de déportés : « Maman... avec des parents qui ont failli mourir dans les camps, comment peux-tu le laisser dire tout le temps que tu es de la sous-humanité ? On dirait des mots de nazi¹⁷. »

Les violences verbales et les menaces deviennent un mode de communication au sein de la famille ; elles maintiennent un climat d'insécurité permanent et ont pour résultat la dégradation de l'image de soi. Elles sont destructrices et conduisent à l'anéantissement progressif des désirs et de la volonté de la femme qui doit céder la place aux exigences du mari tout puissant. Ce processus est remarquablement décrit dans le roman de Jean-François Chabas *L'Arbre et le fruit*. Cette atmosphère de violence psychologique et verbale incite mère et enfant à se conformer aux exigences du mari violent par peur de voir la situation s'aggraver davantage. Les descriptions du comportement du père en font un homme à double face, une sorte de Docteur Jekyll et Mr Hyde. Dans l'album *Le Grand Méchant Loup dans ma maison*, le loup est tout d'abord mielleux mais devient rapidement impatient, intolérant et violent, tout comme

¹² Guus KUIJER, *Le Livre qui dit tout*, Paris, L'école des loisirs, p. 25.

¹³ Marie-France HIRIGOYEN, *Femmes sous emprise, Les ressorts de la violence dans le couple*, op. cit., p. 41.

¹⁴ Ahmed KALOUAZ, *La première fois, on pardonne*, op. cit., p. 16.

¹⁵ Jean-François CHABAS, *L'Arbre et le fruit*, Paris, Gallimard, 2016, p. 33.

¹⁶ *Ibid.*, p. 43.

¹⁷ *Ibid.*, p. 73.

l'homme qui sait jouer de l'harmonica pour séduire les femmes dans l'album de Sara mais qui invective la petite fille. Joyce Carol Oates dans *Zarbie les yeux verts* décrit également cette double personnalité du père. À l'extérieur, c'est un présentateur sportif respecté et admiré, mais à l'intérieur du foyer, c'est un despote qui ne supporte pas que sa femme ait une vie professionnelle :

Elle provoquait notre père par son attitude, et lui, étant Reid Pierson, il ne pouvait s'empêcher de réagir. À la télé, il avait toujours l'air gai, il était super chaleureux, mais à la maison, eh bien...il n'était pas toujours de bonne humeur et se montrait plutôt lunatique. C'était sa personnalité¹⁸.

Le mari de Grace, dans *L'Arbre et le fruit*, est notaire. À l'extérieur du foyer, il inspire la respectabilité. À l'intérieur, il déploie sa violence et sa haine sur la mère et sur sa fille aînée : « Je crois qu'il ne dit des gros mots que quand il est à la maison. Pareil pour les coups. Il ne peut pas taper sur les gens, parce que ça ferait des histoires¹⁹. » Jewel apprend à gérer cette double personnalité : « Il peut être doux, normal, ou archi horrible et taper. J'essaie d'apprendre à reconnaître les moments pour prévoir, mais c'est difficile²⁰. » Mais c'est précisément cette double personnalité qui empêche Grâce de parler, tant elle a peur de ne pas être crue.

À cette double personnalité s'ajoute l'humeur changeante du père qui peut tantôt « sourire alors qu'il venait en douce de tordre le bras de maman²¹ » tantôt éprouver momentanément de la culpabilité : « Il lui offrait des cadeaux, des bijoux et des robes pour se faire pardonner. La malheureuse était trop chétive pour échapper à un tel mari²². »

Les romans insistent sur le fait que chacun des deux parents agit comme si rien ne s'était passé, après une crise violente. L'absence de paroles laisse d'autant plus l'enfant ou l'adolescent en état de choc car il va vivre avec des images sans pouvoir exprimer ses émotions. Par les illustrations, les albums donnent à voir ces émotions, les romans mettent des mots sur ces moments de violence afin de ne pas rester dans le déni, comme l'explique Zarbie, la narratrice du roman de Carol Joyce Oates : « Comme notre père ne nous avait plus corrigé, ni l'une ni l'autre, depuis un moment, on pouvait presque oublier que ça nous était arrivé²³. »

¹⁸ Joyce Carol OATES, *Zarbie les yeux verts*, Paris, Gallimard Folio, 2012, p. 52.

¹⁹ Jean-François CHABAS, *L'Arbre et le fruit*, op. cit., p. 32.

²⁰ *Ibid.*, p. 32.

²¹ Ahmed KALOUAZ, *La première fois, on pardonne*, op. cit., p. 20.

²² Gaël AYMON et Nancy RIBARD, *Les Souliers écarlates*, op. cit.

²³ Joyce Carol OATES, *Zarbie les yeux verts*, op. cit., p. 45.

La loi du silence

Marie-France Hirigoyen explique que le père violent isole son épouse de sa famille, de ses amis, l'empêche de travailler et d'avoir une vie sociale. L'ensemble des romans du corpus expose comment la famille se replie progressivement sur elle-même :

Les gens ne venaient plus chez nous, nous évitaient, comme s'ils ne voulaient pas se mêler de nos affaires. Les coups donnés par mon père nous tenaient éloignés des voisins, des proches. [...] Mes parents ne recevaient plus [...] Sans doute s'étaient-ils lassés des sorties de mon père, de ses coups de gueule, des colères [...]. Sans doute papa, devenu intransigeant sur tout excepté sur l'ivresse, avait-il fait le vide, ne conservant de ses amitiés que le pire, celle d'un pilier de comptoir²⁴.

Dans *Touche pas à ma mère*, le beau-père isole la mère en lui faisant perdre son emploi : « Tu vas pouvoir rester ici, tranquille. Qu'est-ce que tu veux de mieux ? Tu n'es pas contente²⁵ ? » Dans tous les romans, les mères ont soit arrêté de travailler, soit ont été contraintes de le faire. Ivan Jablonka explique que « le rabaissement des femmes, au moyen de l'assignation domestique [...] permet aux chefs de famille de les absorber comme des êtres inessentiels²⁶. » Cet isolement dans la sphère familiale les rend ainsi plus vulnérables. Mais le repli familial peut prendre d'autres formes.

La famille d'Éva vit dans la peur d'un père qui voue un culte à Hitler. Après avoir battu la mère jusqu'à l'anéantissement de cette dernière, il s'en prend à sa fille Éva. Sa perversité est sans limite puisqu'il oblige les trois autres sœurs à battre Éva. Ce père oblige également ses filles à faire le salut hitlérien devant le portrait de ce dernier et il leur lit des passages de *Mein Kampf* : « On aurait bien trop honte : la photo, le drapeau rouge avec la croix gammée, dans la salle à manger²⁷ ». Le sentiment de honte paralyse toute action : « Mes sœurs et moi, on n'avait pas d'amies. La mère non plus d'ailleurs. Il avait même réussi à nous isoler, chacune dans notre coin, détachées les uns des autres, par la violence des coups²⁸. » La loi du silence règne aussi au sein de la famille. Ainsi, la violence n'est jamais évoquée alors même que tous les membres la subissent directement ou indirectement. « L'enfer à la maison, je n'en parlais jamais à personne, comme si j'étais marquée, un dessin rouge sur le front, la marque du démon²⁹. »

²⁴ Thierry GUILABERT, *La fois où j'ai écouté ma mère*, Paris, L'école des loisirs, 2014, p. 21.

²⁵ Hervé MESTRON, *Touche pas à ma mère*, Paris, Talents Hauts, 2012, p. 24-25.

²⁶ Ivan JABLONKA, *Des hommes justes, du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Paris, Seuil, 2019, p. 97.

²⁷ Élise FONTENAILLE, *La Révolte d'Éva*, Paris, Éditions du Rouergue, 2015, p. 13.

²⁸ *Ibid.*, p. 13.

²⁹ *Ibid.*, p. 15.

Le secret est imposé et devient bien gardé. Les mères se taisent pour plusieurs raisons. Grace espère « un changement magique, qui verrait mon mari se métamorphoser en homme doux et digne³⁰ » alors qu'elle a conscience d'être mariée à un monstre. La mère d'Élodie a cru « aux belles manières, aux fausses accalmies³¹ » mais reste dans le déni et les fausses excuses. Elle a honte et se sent complètement déconsidérée. La jeune femme dans l'album *Les Souliers écarlates* « maudissait sa solitude et sa faiblesse³² ». Sous l'emprise psychique de son agresseur, « son corps se figeait peu à peu, ses yeux s'assombrissaient peu à peu et le rose de ses joues s'estompait³³. » Les descriptions des mères insistent sur la peur et la tristesse de ces dernières : « Maman a un petit sourire triste sur les lèvres. Je me rends compte qu'elle s'efforce de ne pas le contredire. Elle a peur, c'est clair. Peur de Sébastien³⁴. » Les enfants ou adolescents de ces récits sont emprisonnés dans la honte et gardent en eux les scènes dramatiques qu'ils observent chez eux :

J'ai honte de raconter ce qui se passe à la maison. Ça ne regarde personne³⁵.

Il existe des secrets qu'on peut raconter sans danger. Mais celui-ci, personne ne devait le découvrir, car il était trop horrible³⁶.

Ce qui fait mal, ce sont plus les mots que les coups. Et le silence aussi. Le fait de ne pouvoir parler à personne³⁷.

Tout est une question d'humiliation, de peur et de choses non dites. Mais après tout, moi aussi je me suis tue. La perspective de parler à quelqu'un, à un adulte surtout, de ce qui se passait chez nous, était terrifiante. Les victimes ont honte et se taisent. C'est ainsi que les bourreaux prospèrent³⁸.

La honte qui est décrite correspond à la violence que la victime a subie ; l'humiliation est telle que les victimes se taisent et se replient sur elles-mêmes.

L'enfant peut ressentir de la colère, de la haine vis-à-vis du père, voire vis-à-vis de la mère lorsque celle-ci, détruite par l'omniprésence de la violence, ne parvient plus à protéger ses enfants. C'est donc le règne de l'ambivalence des sentiments qui s'installe au sein de la famille : « Pourquoi ment-elle ? J'ai pitié d'elle. Elle fait comme si tout allait bien³⁹. » Élodie

³⁰ Jean-François CHABAS, *L'Arbre et le fruit*, op. cit., p. 45.

³¹ Ahmed KALOUAZ, *La première fois, on pardonne*, op. cit., p. 33.

³² Gaël AYMON et Nancy RIBARD, *Les Souliers écarlates*, op. cit.

³³ *Ibid.*

³⁴ Hervé MESTRON, *Touche pas à ma mère*, op. cit., p. 45.

³⁵ *Ibid.*, p. 50.

³⁶ Guus KUIJER, *Le Livre qui dit tout*, op. cit., p. 54.

³⁷ Ahmed KALOUAZ, *La première fois, on pardonne*, op. cit., p. 44.

³⁸ Jean-François CHABAS, *L'Arbre et le fruit*, op. cit., p. 117.

³⁹ Hervé MESTRON, *Touche pas à ma mère*, op. cit., p. 44.

se demande « lequel des deux aimer. Elle ou lui. Ce choix impossible à faire, comme lorsque je me mettais entre eux, au milieu d'une scène violente⁴⁰. » Dans le roman *La Révolte d'Éva*, les filles battues méprisent leur mère qui est devenue incapable de les protéger et qui s'est réfugiée dans le tricot : « On la méprisait. Toutes. Presque plus que le Père, encore... Lui, on le craignait. Ce qu'on ressentait, c'était juste la peur. Et la pitié, parfois, enfin moi – je ne sais pas pourquoi. Pour la mère, le dégoût. Elle était sa complice au final, muette, silencieuse, invisible⁴¹. » À l'inverse, Jewel, dans *L'Arbre et le fruit*, n'accuse jamais de faiblesse sa mère et ne nourrit aucun sentiment négatif à son égard. Elle cherche à la comprendre : « On dirait qu'elle est cachée à l'intérieur d'une grotte, ou je ne sais pas un coquillage⁴². » À mesure que la mère sombre dans un anéantissement de plus en plus profond, Jewel au contraire, s'affirme et devient forte. Dans un premier temps, elle continue à aimer son père : « Est-ce que j'aimais mon père ? Malgré son humeur changeante, ses discussions sans fin pour vomir sa haine du monde... oui je l'aimais⁴³. » Jewel est prise dans ce que les psychologues nomment « le complexe de loyauté ». Ce dernier se manifeste lorsqu'un enfant doit choisir l'un de ses deux parents : « Les gens ont du mal à comprendre, mais je l'appelle quand même papa, mon bourreau⁴⁴. » À l'inverse, dans le roman *Le Livre qui dit tout*, le jeune Thomas comprend très vite la vraie nature de son père et n'éprouve aucune ambivalence de sentiments vis-à-vis de ce dernier : « Quand les coups s'arrêtèrent enfin et que Thomas eut remonté son caleçon et son pantalon sur ses fesses en feu, il savait que le Père tout puissant avait été expulsé hors de lui pour toujours⁴⁵. »

L'ambivalence des sentiments est corrélée à la culpabilité de l'enfant qui se sent impuissant et incapable de protéger sa mère :

Pourquoi me suis-je enfuie au lieu de lui porter secours⁴⁶ ?

Nous ne parlions pas de cela. Étrangement, une fois les crises passées, nous retournions dans notre lit ou nos affaires dans ce silence que nous ne savions pas briser. Sans doute nous sentions-nous un peu coupables⁴⁷.

⁴⁰ Ahmed KALOUAZ, *La première fois, on pardonne*, op. cit., p. 16.

⁴¹ Élise FONTENAILLE, *La Révolte d'Éva*, op. cit., p. 16.

⁴² Jean-François CHABAS, *L'Arbre et le fruit*, op. cit., p. 34.

⁴³ Thierry GUILABERT, *La fois où j'ai écouté ma mère*, op. cit., p. 19.

⁴⁴ Élise FONTENAILLE, *La Révolte d'Éva*, op. cit., p. 12.

⁴⁵ Guus KUIJER, *Le Livre qui dit tout*, op. cit., p. 26.

⁴⁶ Hervé MESTRON, *Touche pas à ma mère*, op. cit., p. 43.

⁴⁷ Ahmed KALOUAZ, *La première fois, on pardonne*, op. cit., p. 17.

La veille au soir, je n'avais rien dit. J'avais été incapable d'agir, incapable de crier pour alerter les voisins ou de la défendre en m'interposant. J'étais restée recroquevillée, là, dans un coin de la cuisine, [...] tandis qu'il avait multiplié les coups, accompagnant les gestes d'insultes : « Salope, putain, chienne⁴⁸... »

Recroquevillée dans un coin, les mains sur les oreilles, les yeux pleins de larmes, je l'avais si mal défendue⁴⁹.

Le corpus montre les conséquences de l'emprise sur les mères. Victimes de violence, elles sont inhibées, anesthésiées ; elles sont amputées de leurs capacités intellectuelles. C'est dans le roman de Jean-François Chabas, *L'Arbre et le fruit*, que se fait le plus entendre la culpabilité de la mère. Océanographe, intelligente, sportive, mère aimante, Grace est détruite par son mari. Plus les années passent, plus elle se désintègre, obligée de renier ce qu'elle est, au point de n'être plus que l'ombre d'elle-même. Elle se débat avec la honte et la culpabilité d'abandonner ses filles, maudit sa faiblesse de rester avec un tel monstre, de ne pas s'être enfuie loin de cet homme qui les détruit : « Quand je pouvais encore le faire, je me taisais parce que j'avais honte de ce qui m'était infligé, aujourd'hui s'est ajouté l'indignité du long silence durant lequel je n'ai pas su protéger mes filles. Je reste muette parce que j'ai été muette. C'est un terrible cercle vicieux⁵⁰. » Le roman analyse avec finesse le lent processus de la dépréciation de soi qui rend tout sursaut impossible à accomplir. Le dénigrement systématique par le père a détruit toute estime de soi chez Grâce qui se réfugie dans les médicaments, « ici personne ne me frappe, et les médicaments me font parfois oublier... tout. Les souffrances, les regrets, les échecs⁵¹. » Lorsqu'elle se décide à parler aux médecins, elle n'est pas entendue et elle se suicide à l'hôpital.

Porter un message de résilience

La gravité du propos dans l'ensemble des œuvres de ce corpus s'accompagne d'un message positif. Vulgarisée en France par Boris Cyrulnik, la notion de résilience renvoie à l'ensemble des processus qui permet à un individu de se reconstruire après un événement traumatique. La notion de résilience est donc intimement liée à celle du trauma. Elle est le « processus qui permet de reprendre un type de développement malgré un traumatisme et dans

⁴⁸ Thierry GUILABERT, *La fois où j'ai écouté ma mère*, op. cit., p. 11.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 34.

⁵⁰ Jean-François CHABAS, *L'Arbre et le fruit*, op. cit., p. 69.

⁵¹ *Ibid.*, p. 49.

des circonstances adverses⁵² ». Albums et romans montrent les voies de la résilience et invitent l'enfant à développer des mécanismes de défense et à trouver un environnement bienveillant.

Développer des mécanismes de défense

Dans l'album *Les Artichauts*, Jeanne sait que la violence peut surgir à tout moment. Lorsque les cris résonnent, elle se protège en se bouchant les oreilles : « Et j'ai peur de la nuit. Et j'ai peur de leurs cris. Alors j'enfonce mes doigts dans ma tête, les deux majeurs, les plus longs, les plus costauds. Je sens mon cœur dans mes tempes. Je ferme les yeux. Je bouche tout⁵³. » Elle s'évade, se voit avec sa grand-mère. L'illustration montre un rideau qui marque une rupture entre ce présent violent et un avenir possible où règne paix et bonheur. La petite fille de l'album *Le Grand Méchant Loup dans ma maison* cherche refuge dans sa chambre, ferme les yeux et désire enfermer son cœur derrière un rempart de briques tout comme le troisième cochon construisant une maison de briques pour se protéger du loup dans le conte traditionnel. Enfin, Thomas trouve un éphémère refuge dans sa chambre :

Le monde était devenu vide. Tout ce qui avait un jour existé, quelqu'un l'avait effacé. Il ne restait que le bruit des choses. Thomas entendit le bruit de la gifle qui venait de claquer sur la joue de sa mère. Il entendit le bruit de toutes les gifles qu'elle avait déjà reçues. Il entendit une pluie de gifles, comme si la grêle s'abattait sur la rue Jan Van Eyck en arrachant les feuilles des arbres. Thomas pressa ses mains sur ses oreilles⁵⁴.

En finir avec la violence, c'est décider de partir. Dans les albums et les romans, l'enfant est souvent à l'origine du départ. Dans *Un air de famille*, Hélène quitte son foyer pour trouver refuge dans une autre famille car elle veut que la répétition de la violence cesse. En effet, sa mère lui explique qu'il en est toujours ainsi dans la famille : « Les parents de Papa étaient déjà des hurleurs et son grand-père aussi. Toute la ville le connaissait. Depuis des générations... ce sont des hurleurs dans sa famille⁵⁵. » Dans *Le Livre qui dit tout*, c'est la sœur de Thomas, Margot, qui s'oppose au père, en lui pointant un couteau sous la gorge, lorsque ce dernier s'attaque une fois de plus à son frère : « Bas les pattes ! dit Margot d'un ton hargneux. J'en ai assez. J'en ai jusque-là⁵⁶. » Dans *Touche pas à ma mère*, Cécile organise la fuite de sa mère et la sienne, aidée des parents d'une amie. Le départ et le début des poursuites judiciaires marquent

⁵² Boris CYRULNIK, *Le Murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 189.

⁵³ Momo GERAUD, *Les Artichauts*, Albussacq, Utopique, 2018. Album non paginé.

⁵⁴ Guus KUIJER, *Le Livre qui dit tout*, op. cit., p. 24.

⁵⁵ Moni PORT, *Un air de famille*, Paris, Milan jeunesse, 2011. Album non paginé.

⁵⁶ Guus KUIJER, *Le Livre qui dit tout*, op. cit., p. 119.

la fin du cauchemar. Dans *La Révolte d'Éva*, c'est cette dernière qui met un terme aux violences, en tuant son père avec le fusil de chasse. L'identification au personnage d'Éva est fondamentale car l'auteure cherche à faire surgir l'empathie, la sympathie pour cette dernière. L'écriture intense de ce bref roman amène le lecteur à faire corps avec Éva et avec sa révolte. La jeune fille est animée d'une volonté de vivre puissante et le meurtre du père signe une humanité reconquise, alors que la mère reste détruite. Le roman *L'Arbre et le fruit* montre la détermination de Jewel. D'abord démunie face à son père et alors que sa mère abandonne toute responsabilité, elle témoigne d'une détermination courageuse. Les rôles s'inversent. La mère s'éloigne dans l'hôpital pour se protéger alors que Jewel protège sa petite sœur : « Mon père dit que je suis la chienne de ma mère – Sa chienne de garde. C'est bien ce que je m'efforce d'être, une gardienne⁵⁷. » Lorsque son père veut battre Esther, elle part du foyer et le dénonce à la police.

Un environnement féminin pour la reconstruction

Albums et romans proposent des fins positives. Dans l'album *Le Grand Méchant Loup dans la maison*, c'est la mère qui décide du départ lorsque le loup s'en prend à sa fille. Elles vont se réfugier dans un foyer où elles trouvent un accueil chaleureux. Le dénouement offre une solution rassurante pour l'enfant. Dans *Le Livre qui dit tout*, l'auteur oppose au père violent, un entourage féminin bienveillant et fait le portrait de plusieurs femmes fortes. Thomas rencontre Mme Van Amersfoort, que l'on dit sorcière mais qui est surtout mélomane, communiste et grande lectrice de livres pour enfants. Elle établit avec le jeune garçon un lien de confiance qui va l'aider à se reconstruire. La sœur de Thomas a un fort caractère et c'est elle qui s'oppose au père. La fin du livre montre comment cet entourage féminin va se battre pour mettre fin à la tyrannie du père et faire en sorte que livres, littérature et musique prennent, dans le foyer, la place dévolue à la Bible. Le titre du livre prend alors tout son sens. *Le livre qui dit tout*, c'est donc le livre qui raconte les violences quotidiennes, mais aussi, la solidarité, la révolte, la joie de vivre enfin retrouvée.

Le roman *La fois où j'ai écouté ma mère* de Thierry Guilabert développe davantage le moment de la reconstruction et de la résilience. Mila et sa mère ont quitté le foyer conjugal car la mère estime que le père est capable de la tuer. Après leur fuite, elles arrivent dans une région

⁵⁷ Jean-François CHABAS, *L'Arbre et le fruit*, op. cit., p. 96.

isolée et trouvent « refuge sur une terre sans homme⁵⁸. » Le hameau est habité uniquement par de vieilles femmes qui se soutiennent et s'entraident. Mado, que la mère de Mila appelle la nourrice, chapeaute cette vie communautaire : « La communauté [...] nous recueillait, nous protégeait le temps nécessaire, et en échange nous nous rendions utiles aux travaux quotidiens : rentrer du bois, lire un journal ou une histoire à une vieille devenue aveugle⁵⁹... » Mila et sa mère vont se reconstruire au sein de cette communauté de femmes : « Ce n'était peut-être pas le meilleur des mondes, mais c'était le mien, absolument sans homme, et les hommes ne manquaient ni aux veuves [...] ni à ma mère, qui se remettait difficilement de l'épreuve, ni à moi, qui pouvait bien attendre quelques années avant de rechercher leur présence⁶⁰. » Dans ce lieu règne une éthique du *care*⁶¹ où les femmes veillent les unes sur les autres. C'est aussi un exemple de sororité où « surgit l'indépendance, voire l'autogestion⁶². » Portées par l'empathie des femmes plus âgées, Mila et sa mère retrouvent confiance en elles. Les romans se gardent bien d'indiquer que la sollicitude ne serait que féminine. Jewel apprend la boxe avec un homme noir qui a souffert du racisme, il sera le parrain de sa fille. Élodie découvre lors d'une partie de pêche avec une amie qu'un père peut être aussi aimant et bienveillant. Outre la présence d'un environnement bienveillant, les romans mettent également l'accent sur l'importance des livres, de la lecture, de l'écriture, de la musique : Mila, Élodie, Éva sont de grandes lectrices. Thomas devient lecteur de littérature de jeunesse et de poésie et commence à apprécier la musique. Pour Jewel, c'est le sport et en particulier la boxe qui lui permet de s'affirmer. Enfin, la nature est aussi un élément important dans ce moment de reconstruction : « Je n'aurais pas pu vivre sans la forêt, c'était ma vraie maison⁶³. »

L'ensemble du corpus adopte le point de vue de l'enfant ou de l'adolescent pour explorer les mécanismes de la violence conjugale et ses conséquences. Toutes les œuvres montrent l'emprise d'un père sur la vie familiale et n'épargnent pas le lecteur : les insultes, la violence des mots et des coups sont donnés à voir et à entendre. Albums et romans permettent de mettre à distance une réalité insupportable et disent à l'enfant ou à l'adolescent qu'il est

⁵⁸ Thierry GUILABERT, *La fois où j'ai écouté ma mère*, op. cit., p. 56.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 47-48.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 83.

⁶¹ Pascale MOLINIER, Sandra LAUGIER, Patricia PAPERMAN, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009.

⁶² Cholé DELAUME, *Sororité*, Paris, Points Seuil, 2021, p. 10.

⁶³ Élise FONTENAILLE, *La Révolte d'Éva*, op. cit., p. 11.

possible de se construire et/ou reconstruire. N'occultant rien du phénomène de l'emprise, ils sont porteurs d'espoir.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

AYMON Gaël, RIBARD Nancy, *Les Souliers écarlates*, Paris, Talent Hauts, 2012.

CHABAS Jean-François, *L'Arbre et le fruit*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2016.

FONTAINE Valérie, DION Nathalie, *Le Grand Méchant Loup dans ma maison*, Canada, Les 400 coups, 2020.

FONTENAILLE Élise, *La Révolte d'Éva*, Paris, Édition du Rouergue, 2015.

GERAUD Momo, JEAN Didier, ZAD, *Les Artichauts*, Albussasq, Utopique, 2018.

GUILABERT Thierry, *La fois où j'ai écouté ma mère*, Paris, L'école des loisirs, 2014.

HADJAB Fatima, RODRIGUEZ Béatrice, *Papa est méchant avec maman*, Nevers, Éditions de l'enfant de sable, 2017.

HONORE Christophe, *Le Terrible six heures du soir*, Paris, Actes Sud junior, 2008.

KALOUAZ Ahmed, *La première fois, on pardonne*, Paris, Édition du Rouergue, 2010.

KUIJER Guus, *Le Livre qui dit tout*, Paris, L'école des loisirs, 2007.

MESTRON Hervé, *Touche pas à ma mère*, Paris, Talent Hauts, 2012.

OATES Joyce Carol, *Zarbie les yeux verts*, Paris, Gallimard Folio, 2012.

PORT Moni, WAECHTER Philip, *Un air de famille*, Paris, Milan jeunesse, 2011.

SARA, *Ce type est un vautour*, Paris, Casterman, 2009.

Ouvrages critiques

COUTANCEAU Roland, *Amour et violence. Le défi de l'intimité*, Paris, Odile Jacob, 2011.

CYRULNIK Boris, *Le Murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2005.

DELAUME Chloé, *Sororité*, Paris, Points Seuil, 2021.

HIRIGOYEN Marie-France, *Femmes sous emprise, Les ressorts de la violence dans le couple*, Paris, Pocket, 2005.

JABLONKA Ivan, *Des hommes justes, du patriarcat aux nouvelles masculinités*, Paris, Seuil, 2019.

MOLINIER Pascale, LAUGIER Sandra, PAPERMAN Patricia, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009.

PRINCE Nathalie, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2015.